

## L'alpage

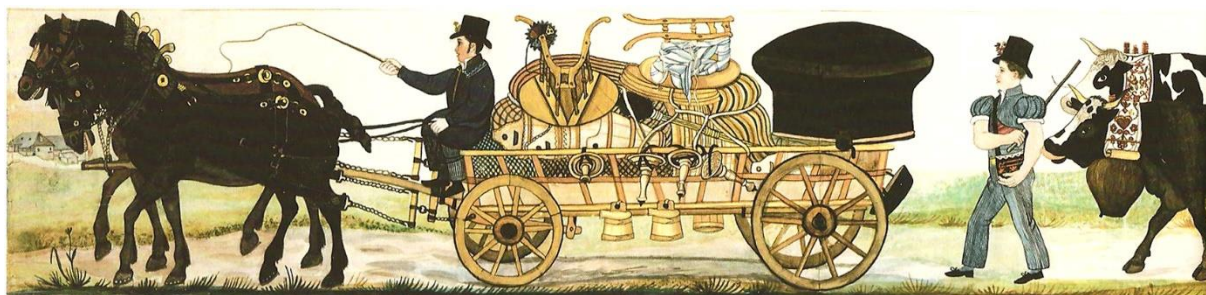
On a raconté dix fois la montée. Cette journée magnifique où le paysan prend conscience encore mieux que d'habitude de la beauté de son troupeau. Il y a le bétail soigné comme jamais encore de l'année. Il y a les cloches. Et puis il y a précisément cette montée, partie du village pour rejoindre un chalet quelconque dans la montagne.

Les montées deviennent rares du fait du charriage en camions de la plupart des troupeaux. Et puis avec l'augmentation de la circulation, mener un troupeau est devenu une véritable épreuve. Que d'aucuns, et ils sont les plus nombreux, n'affrontent plus.

Une page importante de notre économie alpestre s'est tournée.



Une montée de passage au Pont dans les années vingt. On imagine – sans preuve ! – que ce troupeau vient de la Cornaz aux Charbonnières et qu'ils se rend aux Ermitages, au-dessus de L'Abbaye.



Les coutumes alpestres, montée y comprise, doivent beaucoup à la Gruyère.



La montée de Victor Rochat à la Ripière.

## **Jour de montée**

C'était sitôt après le départ, après que nous ayons rassemblé les trois troupeaux devant chez la grand-mère, retenus ensemble à grand peine sur ce bout de route et de place qu'il y a en pente devant la maison, faisant aller nos bâtons en grands moulinets aptes à les contenir, ces charrettes de bêtes, si excitées par l'odeur de l'herbe, par les bruits, par la lumière, par l'ambiance du jour créée en partie par le son mélangé et prenant de toutes ces sonnailles, étrange, parmi la cinquantaine qu'il pouvait y avoir, on reconnaissait le tintement fêlé d'un vieux toupin presque aphone, bruit de fer plus que son clair d'une sonnaille, et celui par contre tout carillonnant d'une cloche, d'un chamonix que l'oncle venait d'acheter, encore brillant en son métal doré... C'était donc sitôt après le départ que nous ressentions le mieux ce que pouvait être la fierté de l'état de paysan et que de passer avec un

troupeau dans le village. Un troupeau à nos yeux immense. Ah ! oui, quelle fierté ! Les bêtes maintenant allaient sur la route du haut. L'oncle devant, dans ses habits de travail bleu roi, qui hélait, et nous sur les côtés ou derrière, tous munis de bâtons de noisetier que nous avons retrouvés de l'an passé au fond de la remise, de l'écurie ou encore de la grange, avec un rien de bouse sur l'écorce brune. Nous traversions le village. Et les gens étaient là, sur les pas de porte, pour nous regarder passer. Et pas un qui n'était resté dans le fond de sa maison, qui aurait dédaigné ce grand bruit de cloches, ce piétinement décidé du bétail. Nous vivions-là des instants fabuleux. Nous naissions au monde. Nous le conquérions. Rien d'autre n'aurait pu nous apporter plus de joie de vivre que ce moment-là, rien non plus ne nous aurait offert un sentiment de puissance plus grand. Assurément, nous étions des rois ! Et presque les maîtres du monde !

Nous montions, nous partions pour le chalet. Nous passions avec cet immense troupeau devant eux tous, les habitants du village dont la plupart déjà avait décroché d'avec la campagne, devenus petits employés d'usine, en congé le samedi. Les bêtes bousaient sur la route en levant la queue, quoi de meilleur, meuglaient, s'écornaient, pour repartir de plus belle. Quelle énergie. Et quel jour de bonheur pour tous, sans exception, pour les hommes autant que pour les bêtes qui, ce matin, plus que d'habitude encore, la montée, elles l'avaient pressentie, des petits riens différents dans la marche de l'exploitation, s'affolaient par l'odeur de l'herbe fraîche et bramaient désespérément au fond des écuries ou dans les champs où on les avait mises dans des parcs les deux ou trois jours avant qu'on ne monte.

Mais à ce train-là nous avons vite passé les dernières maisons. Regarde à ta droite le Gros-Tronc, et à ta gauche chez Pitiète. Déjà qu'on les laissait derrière nous pour arriver maintenant au Chenaillon. C'est là que la route de Mouthe tourne pour tendre vers les hauts, endroit admirable d'où l'on voit le lac, tout près, en tendant la main on toucherait ses eaux presque toujours calmes le matin et où se découvre la barque d'un pêcheur créant de grandes ondes triangulaires qui vont mourir sur les rives. Quelle paix. Quelle plénitude de vie. Et la montagne est là elle aussi, immense, qui jette sa silhouette sombre dans l'eau, un peu violette parfois. C'est là un paysage qui, à sa manière, fait partie de la montée. Il contribue à la perfection de cette journée unique dans l'année, il offre son harmonie à cette autre qui émane d'un troupeau en liesse dont le son puissant des cloches mêlées doit s'entendre jusqu'au village voisin. L'oncle est toujours devant. On marche derrière. Plus loin que le virage du cimetière, les bêtes se sont égarées dans les champs du Creux du Chat<sup>1</sup>. L'herbe y est haute, épaisse, où elles laissent leurs traces en de profonds sillons. Gare le propriétaire, d'autant plus qu'il n'habite pas loin ! On court après. On trace à notre tour d'autres sillons. On ramène les bêtes sur le chemin, même pas essoufflé; c'est qu'on a deux bonnes jambes, à l'époque ! Et ça monte. Et l'oncle se retourne une nouvelle fois qui voudrait nous dire : ne

---

<sup>1</sup> Il ne m'était jamais venu à l'idée que c'était là que les chats du Haut-des-Prés aiment le mieux à se rendre pour prendre des taupes. C'était le cas il y a deux ou trois siècles, c'est encore le cas aujourd'hui.



faîtes pas comme ceci, mais plutôt comme cela. Et avec son bâton, il nous fait de grands gestes qui expriment quelque chose que nous ne comprenons pas. Oh ! et puis zut, t'inquiète pas, l'oncle, on sait ! Ca côte. Le bétail a ralenti l'allure. On passe devant la dernière maison foraine où l'on voit les habitants devant la maison qui nous regardent. Nous veulent-ils du bien ou auraient-ils des reproches à nous formuler qu'ils ne diront pas, comme de ne pas assez surveiller notre bétail qui pille leur herbe ? Sait-on ce qui se passe dans la tête des gens ?

Et c'est déjà les Communs<sup>2</sup> où ça monte plus encore. L'oncle reste devant. C'est sa juste place. Ca lui revient de droit. C'est son grand troupeau à lui. Restez à l'arrière, gamins, courez, raperchez. Et d'autres adultes sont avec nous. Et puis voilà, on pénètre maintenant pour la première fois dans la forêt. Et quand on ressort après qu'on ait franchi ce premier rideau d'arbres, alors c'est un autre monde, avec le couvert de Malevaux-dessous et son bassin rempli d'eau où certaines bêtes vont boire, vite chassées par d'autres venues de l'arrière. Elles rejoignent le troupeau. On poursuit. On est désormais sur le pâturage de Malevaux-dessous qui n'était autrefois que la rechange de Malevaux-dessus. On est chez nous. Un monde à part. Où les règles apparaissent différentes de ce qu'elles sont en bas. On arrive sur le grand replat où les bêtes reprennent de l'entrain. Car elles savent que désormais il n'y aura plus de ces grandes montées où le rythme faiblit. On plonge à nouveau dans la forêt. Ici, c'est le tunnel, qu'on dit. Après l'éclat du soleil, c'est ce matin un immense ciel bleu, et l'on voyait tantôt au village les hirondelles voler haut dans le ciel au-dessus des champs, heureuses, c'est presque l'obscurité où nous avons pénétré pour descendre un peu avant de retrouver le plat du Chauffour. Et il y a maintenant le mur de séparation des deux montagnes, et puis, oh ! oui, tu peux courir troupeau, tu y seras d'abord au but, ce dernier virage, cette dernière petite montée, oh ! trois fois rien, et enfin, au sortir de la forêt, l'immense et belle clairière vers laquelle depuis bientôt une heure vous tendiez. Et ce coin-là, c'est un enchantement. Il est plein de poésie. Et le chalet est assis là-bas, au milieu, sur sa petite colline, avec son grand toit et ses trois lucarnes qui sont « comme autant de yeux qui te regardent » !

On est arrivé. Des bêtes vont directement au bassin de la Pisserette. D'autres s'éparpillent sur le pâturage. Les hommes maintenant les délaissent. Plus tard ils leur enlèveront leurs belles cloches qu'ils mettront au galetas pour leur en offrir de plus petites et de plus ordinaires. Ici le luxe ne sert à rien. On se retrouvera désormais dans la simplicité des choses où l'essentiel même ne sera pas loin de manquer. Les sapins, avec les fleurs dessus, ils les ont mis à côté des cloches. On y détachera des fleurs. On en aura déjà prises sur le chemin où certaines étaient tombées. Pauvre papier crêpe vite décoloré et fané, papier de fête, papier d'un jour. C'est comme la montée, c'est d'un jour. Et maintenant, au chalet, quand les bêtes seront à l'écurie, il y aura cette forte odeur de bouse et il s'agira de travailler.

---

<sup>2</sup> Les Communs sont des zones proches les maisons foraines où les habitants de ceux-ci, en association, mettaient pâturer leur bétail pendant l'été. De ce fait les forains n'avaient pas toujours besoin d'alper leur bétail sur les montagnes traditionnelles avec chalet.

La traite, quarante vaches, dis, tu connais ? Ou plutôt, devines-tu matin et soir, l'effort et la ténacité que cela représente ? Mais non, toi tu n'es que gamin et aujourd'hui tu ne prends que le bon de la vie, rejetant le reste. Et cette vie, elle t'apparaît comme une immense fête regorgeant de tant de bonheur, qu'on n'en aura pas assez de la journée pour s'en rassasier.

Alors, pendant qu'ils restent à table, et cela durera longtemps, jusqu'à la moitié de l'après-midi, toi tu vas au galetas où tu vois l'énorme chaudron qu'ils descendront tantôt ou demain, les cloches mises les unes à côté des autres, avec leurs larges courroies de cuir noir, et les sapins et les fleurs dessus. Puis tu redescends à l'étage du bas pour retrouver la cave où ils entreposent les bouteilles de vin. Pour une qu'on prendrait, le verraient-ils ? On la passe par la fenêtre, une simple bornette<sup>3</sup>. Mais surtout on retrouve près du chalet où l'on va la boire, et elle n'est pas bonne, crénom ! les forêts profondes où l'on voit les hautes fleurs blanches sans parfum que l'on ne cueille pas, et puis sur les pierriers, tantôt, dessous les noisetiers, le beau muguet dont on ramène quelques brins au chalet que l'on met dans un verre à boire avec de l'eau, sur le bord de la fenêtre.

Car c'est aussi cela, la montée, cette végétation qui se développe partout pour envahir le pâturage d'un vert très frais que piquent le jaune éclatant des dents-de-lion et les couleurs diverses des autres fleurs restées plus discrètes.

- Dis, tu viens voir les tritons à l'étang ?

Il y a longtemps que c'est fait. Nous les avons regardés tout à l'heure, quand nous débouchions dans la clairière pour aller aussitôt vers cette gouille d'eau. Ils sont si sympathiques, avec leur ventre orange. Et quand on les prend dans le creux de la main pour mieux les regarder et qu'ils tentent de s'en aller, ça donne de curieuses sensations.

Mais la montée, c'est aussi cette lassitude qui nous prend déjà sur le coup de quatre heures et souvent nous invite à redescendre au village à pied, par ces petits chemins de forêts et de pâturages que nous apprenons à connaître. Nous courons autant que nous marchons. C'est la forêt profonde. Et puis voici, maintenant, les paysages sont à nos pieds où il y a nos deux lacs et nos villages. C'est très beau. Nous allons vite. Et plus bas, au niveau des champs, il y a déjà l'odeur des foins que pourtant nous ne ferons pas avant cinq ou six semaines. C'est que l'on sait attendre, à l'époque. Et que si la montée est pour le printemps, les foins sont seulement pour le plein été. Et tonnerre, ils durent six semaines. Et si l'on compte bien, ces six semaines, c'est la durée exacte de nos grandes vacances !

---

<sup>3</sup> Bornette ou borgnette, petite fenêtre sans vitrage pour aérer, soit la cave à fromage, soit surtout la chambre à lait. Nos propriétaires n'entreposèrent du vin à la cave à fromage que dès que se termina la fabrication sur cet alpage, soit en 1957 où ce fut la dernière saison. Il y a quelque mélange ici de l'avant et de l'après !